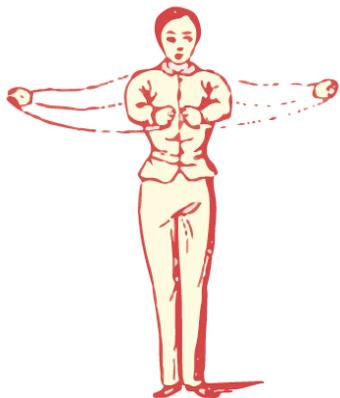


Myriam Chérel interviewe Dominique Holvoet



Dominique Holvoet, psychanalyste à Bruxelles, membre de l'ECF et de l'AMP, AE en exercice, s'est prêté généreusement à notre interview pour « Lacan sens dessus dessous » et nous énonce – de mémoire – un extrait du Séminaire « R.S.I. » de Jacques Lacan : « Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit, le dit amour, le dit respect, est [...] *père-versement* orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet *a* qui cause son désir ¹ ».

Dominique Holvoet — Je ne connais pas toutes les citations de Lacan par cœur, mais celle-là je la connais et depuis très longtemps.

Myriam Chérel — Et pourquoi ?

D. H. — C'est cette dimension du père qui a le droit au respect et à l'amour à certaines conditions qui m'a interpellé, parce que précisément, il y avait quelque chose qui s'était forgé dans mon esprit, disons dans mon fantasme, qui faisait du père un personnage trouble. Il y a fallu tout le parcours analytique pour dégager une dimension autre du père. Il y a d'ailleurs un paradoxe entre d'une part la figure du père dans le fantasme – qui est le père qui n'a pas le droit au respect et qui n'a pas le droit à l'amour et qui ne fait pas d'une femme l'objet qui cause son désir, puisque j'avais l'idée que mon père s'occupait peu de ma mère, pas suffisamment –, et d'autre part le père que j'ai toujours aimé et que je n'ai jamais rejeté. Cette tension bizarre m'a toujours beaucoup interrogé.

M. C. — Tu te souviens quand tu as découvert cette phrase ?

D. H. — C'est une bonne question. Très tôt dans mes premières lectures de Lacan.

M. C. — Cela a percuté le corps ?

D. H. — Cela a percuté le corps au sens où c'est rentré dans l'oreille. Je n'ai pas une grande mémoire, en tout cas j'ai toujours eu l'idée que je n'étais pas fait pour les choses intellectuelles – aujourd'hui cela paraît un peu déplacé de dire ça. Mais par l'analyse, quelque chose s'est ouvert pour moi et j'ai alors retenu par cœur cette phrase sans avoir à faire beaucoup d'efforts. Lacan avait pu dire à propos de ses *Écrits* qu'il fallait dix ans pour les lire ², mais que même si les gens ne comprenaient pas ce qu'il écrivait, ils saisissaient qu'il y avait quelque chose à comprendre. Il y a quelque chose de cet ordre dans cette citation, « Un père n'a droit au respect sinon à l'amour... », quelque chose qui, en effet, percute.

¹ Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, inédit.

² Cf. Lacan J., « Entretien avec Emilio Granzotto » (1974), *Magazine Littéraire*, n° 428, février 2004, republié dans *La Cause du désir*, n° 88, en 2014.

M. C. — Prenons la deuxième partie de la phrase, *à la condition que cet amour ou ce respect soit père-versement orienté.*

D. H. — Il y a vingt ans, quand on lisait cela, c'était quand même une phrase très choquante : dire qu'un père n'a le droit au respect, à l'amour que si, au fond, son désir est perversément orienté. Il faut tout le parcours de l'analyse pour saisir en quoi...

M. C. — Faire d'une femme son fétiche.

D. H. — C'est cela. Dans mon cas, ce qui organisait mon fantasme c'était l'imaginarisation d'une scène où le père commet une maladresse, un geste déplacé à mon égard, relayant une parole maternelle que notre père se serait plus intéressé aux garçons qu'aux filles quand il était jeune enseignant. Fixé à cette phrase distillée par l'Autre maternel, j'ai donc forgé ce fantasme. L'analyse nettoyant tout ça d'une façon remarquable – c'est pour l'analyste qui a pu soutenir cela que je le dis – m'a conduit à pouvoir, au mieux que je puisse, m'occuper d'une femme différemment. Ce n'est pas que je m'en occupe bien ou mal, mais c'est que je le fais différemment : j'ai le souci de m'en occuper et d'éclairer les enjeux du fantasme de cette relation, par exemple : pourquoi ce choix amoureux ? Pourquoi avais-je été capté par cette jeune fille extrêmement mince, qui était plutôt enfant que femme ? Cela s'est éclairé par le fantasme et, une fois soulagé de cet encombrement fantasmatique, le lien à une femme s'est modifié. Après l'analyse, j'ai bien senti que quelque chose était fondamentalement différent dans mon lien à une femme, et réciproquement, c'est-à-dire qu'elle m'accueillait d'une toute autre façon.

M. C. — La contingence de la vie fait que, quand tu m'as envoyé le mail avec cette phrase de Lacan, tu m'as dit « ce midi je mange avec ma fille ». De fait, tu viens de dire quelle incidence cette phrase a eu, et ton analyse bien sûr ainsi que la Passe, sur ta façon d'être l'homme d'une femme et de t'occuper d'une femme, mais qu'en est-il quant au père que tu es ? Pour toi, comment se décline *se faire père* ?

D. H. — C'est très bien vu, on voit que c'est une analyste qui m'interroge ! J'ai formulé une phrase à propos de mes enfants dans la dernière partie de mon analyse, qui n'est pas si simple à comprendre. De ma fille, qui fait médecine et s'oriente vers la psychiatrie, je dis : « je lui ai refilé ma saloperie ». C'est une phrase que j'ai également prononcée dans l'analyse en parlant de mon fils, qui lui est violoniste. Je n'ai pour ma part jamais fait de musique, mais comme je le raconte dans mon témoignage de Passe, j'étais d'abord tourné vers les arts de la scène. « Je leur ai refilé ma saloperie » donc, je le dis d'une façon légère. Comme parent, et je ne sais pas si tous les parents prennent conscience de cela, on porte quelque chose. D'ailleurs l'analyste avait entériné la formule du côté de l'alléger : « en effet, c'est comme ça et c'est très bien ainsi ! » J'avais saisi en effet par quels arcanes c'était passé par nous – par moi d'une certaine façon et par leur mère d'une autre –, qu'ils choisissent telle ou telle voie... Pour notre seconde fille c'est un peu différent. Elle est née après la traversée des épreuves du couple et à un moment où mon analyse avait déjà sérieusement opéré. Nous lui avons donné un prénom qui signifie « la vie » et j'admire sa ténacité à ne pas céder sur son désir ! Là il ne s'agit peut-être plus tout à fait de la transmission de ma saloperie ou alors elle en porte la marque par son envers.

M. C. — Tu dis « ma saloperie ». Tu mets une connotation négative, comme si ce quelque chose du côté de la transmission n'avait pas été réglé par l'analyse au moment où ça s'est transmis. Ce que j'entends c'est que ça s'est transmis malgré toi.

D. H. — Oui, c'est ça. Ça s'est transmis à mes enfants malgré moi. Pourquoi j'appelle ça une saloperie ? C'est une question dont j'entrevois la réponse. C'est sans doute en lien avec la façon dont je me regarde. Je pense que quand on se regarde, ça finit plutôt en se considérant comme une merde. Cela a été tout un chemin pour moi, pour que je puisse me regarder autrement que comme une merde.

M. C. — Comme quelqu'un qui mérite le respect et l'amour.

D. H. — Justement, il a fallu du temps avant que ça puisse aboutir à cela, d'être quelqu'un qui mérite le respect et l'amour. Mais ce qu'on fait dans nos vies, n'est-ce pas en partie pour cela ? Éric Laurent, dans une conférence à Tel Aviv³, rappelait que Lacan disait qu'un père c'est celui qui sait « épater [sa] famille⁴ ». Ça m'avait parlé et j'ai trouvé cela formidable. Qu'est-ce que c'est *épater sa famille* ? Cela rejoint la phrase de Lacan que j'ai choisie ; *père-versement orienté*, cela signifie qu'on ne doit jamais oublier la jouissance qui est en jeu dans l'affaire, et ne plus en faire un objet de honte. En effet, il s'agit de s'avancer chacun avec son objet et savoir que c'est ce qui cause notre désir. Tout ça n'est pas indigne.

M. C. — Donc la « saloperie » dont tu parles, c'est une trace d'indignité et de honte ?

D. H. — Oui c'est ça. Sans doute que si je continue à appeler ça « ma saloperie », c'est parce qu'il y a une touche d'indignité, de honte et que, là où j'ai pu croire que le fantasme était complètement évacué, en formulant cela je m'aperçois qu'il y a quelque chose qui reste d'une trace d'indignité liée à cette scène inaugurale, comme si l'enfant abusé était un enfant coupable – c'est une drôle d'affaire...

M. C. — En ce qui concerne le père, c'est aussi la dette qu'on porte.

D. H. — Exactement, c'est la dette du père qu'on porte et sans doute on paye quelque chose de ça.

M. C. — Jusqu'à ses enfants.

D. H. — Certainement. Au début de mon analyse, me venait l'idée que si mon enfant s'imaginait que moi j'ai pu commettre quelque chose comme je m'imagine que mon père a commis avec moi, ce serait insoutenable. C'était pour moi insupportable que mes enfants ne soient pas fiers de moi, et j'avais l'idée que c'était possible puisqu'il y avait dans ma psychologie ce montage bizarre que je ne situais pas correctement. Toute l'analyse a été de savoir si cette scène était réelle ou fantasmatique. L'analyse a permis d'évacuer complètement la chose, qui n'a aucune espèce d'importance car c'est un montage, c'est la façon dont on

³ Cf. Laurent É., « Un nouvel amour pour le père », *La Cause freudienne*, n° 64, 2006, p. 77-88.

⁴ Lacan J., « Le savoir du psychanalyste. Entretiens de Sainte-Anne 1971-72 », séminaire du 1^{er} juin 1972, inédit.

reconstruit le réel qui fonde notre réalité. Mais tout ceci a beaucoup contaminé le lien et ma position de père. D'ailleurs, mon fils tout jeune ne s'y est pas trompé : il ne m'appelait pas papa, il m'appelait Domi (qui est mon diminutif). Il a fallu un changement de position subjective de mon côté par le décours de l'analyse pour que mon fils puisse m'appeler papa. Ensuite, j'ai eu deux filles qui m'ont chacune appelé papa tout de suite.

M. C. — Et dans ta pratique d'analyste ? Quelle incidence a cette phrase dans ta façon d'accueillir le dire des sujets que tu reçois ?

D. H. — La phrase va avec mon analyse, c'est-à-dire que je ne l'entends plus de la même façon aujourd'hui qu'au début. Elle m'a percuté comme tu le disais, et c'est dans ce sens-là qu'elle impacte ma pratique. Je pense qu'il y a une pente psychologique du praticien débutant – que j'ai pu être pendant de très longues années – à donner, quand quelqu'un vient se plaindre de ses parents, un peu trop de crédit à cette plainte (« celui-là il a eu des parents gratinés ! »). Dans mon cas l'analyste aurait pu se dire : « son père c'était quand même un drôle de coco ! ». L'incidence que cela a dans ma pratique, c'est d'être attentif à cette pente, à cette interprétation hâtive, à entendre la plainte de l'analysant comme étant sa plainte à lui, à s'intéresser à la façon dont il construit sa réalité et à ne pas faire exister en quelque sorte les figures parentales d'une façon qu'il n'y a pas lieu de faire. Il s'agit de réduire la figure parentale au discours de l'analysant, tandis que le bonhomme et la dame concernés sont tout autre chose. Cela a une incidence sur l'analysant, qui entend bien que l'analyste introduit quelque chose qui tend à distinguer le discours qu'il porte sur ses parents...

M. C. — Le petit écart.

D. H. — Oui, tout à fait. Il me semble que cette phrase permet de concevoir cela, elle déplace la question du parent qu'on a construit du parent dont on peut être fier – je n'ai jamais cessé d'aimer mon père. Et puis, il y a le père que l'on construit dans l'analyse. Le parcours que j'ai pu faire avec cette phrase dans mon parcours analytique permet d'éclairer ma position d'analyste à propos du discours des analysants quand ils parlent de leurs parents qui sont toujours de méchants bougres.

M. C. — Au XXI^e siècle, on a affaire aux remaniements contemporains du symbolique, c'est ce que l'on épingle souvent sous la formule du « déclin du père ». Ne trouves-tu pas qu'à notre époque, cette phrase que tu as choisie, serait à revaloriser ?

D. H. — Certainement ! C'est vrai que c'est une phrase éminemment actuelle dans ce contexte des mouvements « *Me too* » ou « Balance ton porc... ». Je pense avoir appris de mon analyse, de la psychanalyse, comment mieux aimer une femme. Je ne dis pas pour autant que j'y arrive, que je suis le meilleur des amants, pas du tout. Mais je veux dire que j'ai saisi quelque chose de ce point de vue-là. L'analyse est une éducation qui permet de sortir de l'autisme de la jouissance pour aller vers l'autre, pour aller vers l'altérité et saisir qu'il s'agit d'une altérité. Rendre une femme Autre à elle-même, c'est-à-dire permettre que ma femme fasse un détour par moi, pour exister par elle-même.

M. C. — Cette liberté.

D. H. — Cette liberté de faire usage de mon être et de mon corps pour que, elle, puisse avoir sa liberté d'exister. Me prêter à cette opération est la façon dont je comprends la phrase de Lacan, *rendre une femme Autre à elle-même*⁵. Permettre cette opération, c'est permettre qu'elle prélève quelque chose dont elle fait un usage qui lui est singulier. C'est être attentif à cette opération et savoir que ce qu'elle est en train de prélever ça ne m'appartient plus, c'est à elle et qu'il s'agit de le lui laisser.

M. C. — Mais est-ce-que ça ne t'a jamais appartenu ? L'amour c'est donner...

D. H. — Donner ce qu'on n'a pas...

M. C. — ... à quelqu'un qui n'en veut pas ! Un grand merci Dominique.

⁵ Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 732.